

Un coup d'œil sur le monde

(IV)

Nous avons parlé dans notre dernier article de la souveraineté de l'Europe en matière de culture d'armement et de politique. Nous dirons aujourd'hui ce que nous entendons par sa souveraineté dans la science et la technique.

Jusqu'au début de l'ère de la machine l'application de la science à la technique de la production, si elle avait été réalisée plus ou moins, ne l'avait pas été de façon générale et suivant un système. C'est après la découverte de la vapeur que l'humanité s'est définitivement détachée des connaissances empiriques et s'est attachée, d'une part, à faire progresser les sciences positives et de l'autre à les appliquer au monde des choses et de la matière. A partir de cette date, nous voyons chaque section de la science se développer pour son compte, sans ressentir le besoin de s'appuyer sur aucun axe métaphysique, et, à travers les gradins divers de la spécialisation, réaliser des merveilles tant au point de vue théorique qu'au point de vue de l'application.

Au cours d'un laps de temps d'un siècle et demi, la science et l'industrie européennes enregistrent des victoires tellement consécutives et rapprochées qu'on en perd le souffle à vouloir les suivre. D'une part, les connaissances au sujet de notre monde sont complètes : d'autre part, entre chaque point de ce monde, les communications, les moyens de rapprochement, les échanges se multiplient et leur réseau se resserre. Et tout ceci influe sur la politique en reliant plus étroitement entre elles les parties du monde.

Tandis que le fourneau du ferrier se développe vers l'acierie le secret de ce que l'on croit une étrange particularité de l'ambre que l'on frotte sur une peau de chat permet d'inonder de lumière les villes d'Europe, actionne les roues transportées à travers les airs les nouvelles et la voix. Avec une rapidité à laquelle personne ne se fut attendu, la marmite de Papin devient la chaudière des navires qui bombardent la Chine.

Pendant tout ce temps, les pays se trouvant hors d'Europe attendent, plongés dans les ténèbres de leur scolasticisme, les malheurs qui vont fondre sur eux. Simultanément, la souveraineté de la technique et la souveraineté de la science européennes créent l'outil extraordinaire qui leur permettra d'exploiter au maximum les peuples arriérés et endormis : la science de l'économie libérale et le système du commerce libéral.

L'Europe n'est du sable que lorsqu'il le faut : les chèvres bancaires, les actions, les polices et les connaissances font le reste. Après qu'elle a imposé, avec sa prophétie économique, ses propres méthodes commerciales, chaque commerçant, quels que soient sa race et son pays, devient son vassal et contribue à étendre et à accroître sa souveraineté.

Et tout comme dans un corps humain, il y a deux systèmes de circulation du sang, deux courants aboutissent aussi à ce cœur du monde qu'est la City de Londres. La petite circulation s'opère entre la City et les autres pays d'Europe qui ont pu se rattacher à son mouvement industriel.

LES ARTICLES DE FOND DE L'« ULUS »

La Bulgarie et la Yougoslavie

La presse balkanique et la presse internationale s'occupent depuis quelque temps du traité d'amitié dont la conclusion est imminente entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Comme la Yougoslavie fait partie, d'une part, de la Petite Entente et, d'autre part, de l'Entente balkanique, toute question qui la concerne touche aussi les intérêts supérieurs de la paix de l'Europe Centrale et des Balkans.

Parmi les publications dont nous parlons, celles qui revêtent un intérêt particulier sont celles qui ont trait aux répercussions de l'amitié bulgaro-yougoslave sur les deux ententes. Les hésitations tentatives d'abord à l'égard de cette tentative d'accord, par la Roumanie et la Grèce, ont servi de point de départ à de nombreuses publications de la presse extra-balkanique.

Nous jugeons inutile de répéter ici ce que le but essentiel de l'Entente balkanique est d'assurer la paix et la sécurité des Balkans et l'unité d'action et d'idéal entre les Etats de la péninsule. Si l'entente, cela ne signifie pas qu'elle fut dirigée contre la Bulgarie. Au contraire, les quatre ont profité de toutes les occasions y ayant avantage et intérêt à ce que la Bulgarie complétât l'Entente.

Le traité d'amitié bulgare-roumain est ancien. Il n'a empêché ni la réalisation de l'entente bulgare-grecque, ni celle de l'Entente balkanique pas plus que ces deux derniers accords n'ont empêché le renouvellement du traité d'amitié bulgare-roumain.

La base essentielle et le principe, c'est l'entente qui défend dans les Balkans la sécurité nationale et collective ainsi que la paix régionale ; et entre les pays participant à l'Entente, la base de la confiance et de la collaboration est constituée par la droiture, la sincérité et la franchise. Nous avons pris l'habitude de juger les événements tout ensemble et de ce seul point de vue : s'ils renforcent ou s'ils affaiblissent la collaboration entre les membres de l'Entente.

Par conséquent, l'amitié bulgaro-you-

la grande circulation s'opère entre tout pays européen et tout pays arriéré demeuré hors du mouvement européen ou qui en a été exclu. Mais pour ce second système de circulation également, le centre de contrôle demeure la City. Car il faut sa signature au bas de toute police ; il faut qu'elle s'inscrive en tête de la liste pour tout emprunt.

A ce moment, il y a une répartition des rôles pour tous les pays. L'Angleterre, canalisant vers elle tous les profits, produisant et exportant le capital. Les autres Etats européens demeurés hors du mouvement européen ou qui en ont été exclus exporteront des matières premières et importeront des produits manufacturés. Quant aux autres pays, les pays arriérés demeurés hors du mouvement européen, ils devront travailler toujours à meilleur marché, et à condition de sacrifier toujours davantage leur propre "standard de vie" à assumer le rôle de fournisseurs des pays industriels en vires et en matières premières.

Telle était la situation le jour où éclata la guerre mondiale. Mais en attendant l'explosion de la guerre mondiale, la répartition des colonies avait été achevée et certains Etats européens retardataires n'avaient pas été admis au partage ; les pays se trouvant hors d'Europe avaient été pris dans le champ de la souveraineté de l'Europe. Et tandis que, d'un côté, l'Europe devenait un centre de science-culture, de science-technique, et de fortune-influence, les pays demeurés hors du mouvement européen présentaient l'aspect du "vacuum" en matière de science, de culture, de technique et de fortune.

Alors qu'à travers les époques historiques intérieures aucune foi ni aucun conquérant n'avaient conquis le monde entier, au début de 1914 le capitalisme — et l'impérialisme qui n'était autre chose que son expression politique — avaient conquis notre monde d'un bout à l'autre.

Mais, comme nous l'avons dit en commençant, l'Europe n'avait subordonné cette souveraineté et les développements enregistrés dans tous les domaines de la science et de la technique, en attendant que cette souveraineté fut complète, à aucune vue métaphysique. En d'autres termes, ce grand événement historique n'avait aucune base philosophique et morale. Par exemple, au milieu de ce développement on ne s'est pas contenté de laisser beaucoup de pays arriérés crouler dans la plus effroyable misère culturelle ; de larges masses humaines, en Europe même, ont été vouées au mécontentement.

De telle sorte que les affirmations telles que : "Nous créons la civilisation" ou "Nous apportons la civilisation" furent démenties dès le premier jour et contre l'action civilisatrice de l'Europe on vit naître une série de violentes réactions en Europe même et hors d'Europe. Ces réactions n'ont pu être empêchées. Aujourd'hui, nous n'assistons pas à l'apogée de la souveraineté européenne, mais au début de son déclin, dû à l'intensification de ces réactions.

Burhan Belge

goslave signifie qu'il ne subsiste pas de conflit entre ces deux pays voisins. Nous savons à quelles crises violentes ont donné lieu ces conflits qui avaient trait aux questions de frontière et de la Macédoine. Elles étaient arrivées à un degré tel que l'on se demandait avec anxiété comment on pourrait, un jour, les faire disparaître.

Il est indubitable que tous les Etats de l'Entente balkanique se réjouissent profondément du succès de la Yougoslavie qui est parvenue à réaliser pareil résultat. Car on ne saurait douter que la Yougoslavie, pour réaliser ce succès, s'est inspirée des intérêts de l'Entente balkanique et de la paix balkanique.

Toute l'histoire de l'après-guerre témoigne de ce que la Yougoslavie est un ami courageux, franc, respectant ses engagements, conscient de ses devoirs et de ses responsabilités. D'autre part, on peut considérer que tout événement qui marque la liquidation des questions pendantes entre la Bulgarie et l'un de ses voisins marque tout naturellement un premier pas vers son adhésion à l'Entente balkanique.

Il y a deux méthodes que l'on peut envisager dans les relations entre les pays de l'Entente et la Bulgarie : l'une consisterait à soumettre celle-ci à une pression sur base du principe « avec tous ou avec personne », l'autre à la laisser libre de choisir elle-même sa voie. Si l'un y a pas d'autre moyen de démontrer que la première méthode ne donnera pas de résultat concret, sinon par le succès de la seconde dans la voie de l'atténuation des ressentiments de la Bulgarie contre l'Entente balkanique.

Et pour s'accorder sur la seconde méthode, il n'y a qu'une seule condition : c'est que la confiance et la solidarité qui unît les nations de l'Entente demeure sans arrière-pensée. Les ententes que notre ministre des Affaires étrangères, en sa qualité de président actuel du conseil, a eues avec les personnalités autorisées à Athènes et leurs résultats concrets ont été un nouvel exemple du degré de force, des sentiments, de sincérité et de la confiance réciproques. La Yougoslavie amie a prêté, à ce propos, toute l'importance voulue au consentement cordial des autres Etats membres de l'Entente.

Par l'entremise de M. T. R. Aras, cette question a cessé d'être un objet de discussions et l'inébranlable confiance des membres de l'Entente s'est mani-

LA VIE LOCALE

LE VILAYET

L'ORGANISATION DE L'ENTRAIDE SOCIALE

Ces temps derniers, ceux qui s'adressent au vilayet, à la Municipalité, aux Halkevi ou au Parti pour demander des secours se sont beaucoup multipliés. Il est difficile d'établir qui sont ceux d'entre les requérants qui se trouvent réellement dans le besoin. Il arrive souvent, en effet, que les plus nécessiteux soient les moins favorisés. Les fonds réservés pour l'entraide sociale par le vilayet et les Halkevi ne sont pas distribués suivant un système déterminé et fixe ; c'est surtout le jugement personnel des personnes qui président à ces organisations qui est le facteur déterminant, en l'occurrence. Il a été décidé de remédier à ces lacunes d'organisation.

Dans ce but, une réunion sera tenue dimanche prochain au local du Parti, sous la présidence du vali. Les méthodes d'entraide à appliquer seront l'objet d'une étude approfondie en vue d'assurer des secours aux plus méritants.

312.000 PLANTS

On sait que le vilayet a entrepris avec beaucoup d'énergie le reboisement de la ville. Des résultats appréciables ont été obtenus à cet égard. Suivant une statistique dressée par les services d'agriculture, on a planté en 1935 dans les limites municipales d'Istanbul, 87.788 plants d'arbres fruitiers et 52.627 plants d'arbres non-fruitiers. On a ajouté à ce total, en 1936, respectivement 73.237 et 41.738 plants de chacune de ces catégories. En outre, 42.442 plants de mûriers ont été mis en terre en 1935 et 2.000 en 1936. Cela représente donc 312.733 plants en deux ans. Il faut ajouter qu'indépendamment de l'initiative officielle, la population également témoigne pour les arbres et leur culture d'un engouement méritoire. Il y a donc lieu d'espérer que l'œuvre de reboisement des années de guerre pourra être rapidement compensée et qu'Istanbul redeviendra ce qu'elle avait été jadis : une cité de verdure.

DE BONNES GRAINES SERONT DISTRIBUEES AUX CULTIVATEURS

La station de relèvement de l'agriculture, créée à Yesilköy, distribuera cette année aux divers « kazas » du vilayet d'Istanbul, 13.340 kg. de graines de maïs sélectionnées, à l'intention de nos agriculteurs.

LA MUNICIPALITE

Par suite de certaines lacunes qu'il restait encore à compléter, l'école des sapeurs-pompiers ne commença à fonctionner que le 11 courant. Le but est, en l'occurrence, non seulement de former des éléments absolument rompus aux nécessités de la lutte contre les incendies, mais capables aussi de rendre d'utiles services dans tous les cas où il s'agit de combattre un fléau naturel.

La liste ci-bas des matières qui y seront enseignées donnera une idée au lecteur de l'ampleur du programme et de sa variété.

M. Mazhar, enseignera la gymnastique ; M. Ismail Hakki, commissaire de la Municipalité auprès des Sociétés, le droit et les sciences du foyer. Des professeurs ont été chargés, en outre, de cours sur les constructions et architecture, les gaz asphyxiants, les moteurs, l'électricité, les eaux. Enfin, M. Ihsan, directeur des équipes de sapeurs-pompiers, se chargera d'enseigner le règlement des équipes et les questions purement professionnelles.

Les cours seront fréquentés par les membres actuels de la brigade de sapeurs-pompiers d'Istanbul. En outre, on acceptera des représentants des équipes de autres villes de Turquie afin de permettre à celles-ci d'atteindre le niveau de formation technique de celles d'Istanbul.

LE NUMEROTAGE DES MAISONS

Les immeubles de notre ville avaient été l'objet d'un numérotage minutieux à la veille du dernier recensement. Depuis, certains de ces numéros ont été changés du fait de l'accroissement du nombre des édifices d'une même rue, ou pour toute autre raison. Or, suivant la loi, dans le cas de modifications de ce genre, les inscriptions du cadastre, des services des Finances et de l'Evkaf doivent être rectifiées en conséquence. Or, beaucoup de bureaux du fisc et de l'Evkaf n'ont pas encore corrigé leurs écritures d'après le sens voulu de telle sorte que des confusions regrettables sont toujours possibles. L'attention des départements intéressés a été sévèrement attirée sur ce fait.

L'ENSEIGNEMENT

Une association de bienfaisance a été créée dans chaque école pour la protection des enfants indigents qui fréquentent les écoles primaires. Il a été jugé

félicité de façon fort heureuse.

Insistons, une fois de plus, sur l'espoir, que nous avons maintes fois et massivement manifesté de voir la Bulgarie adhérer à l'Entente de concert avec ses autres voisins. Car, en sa qualité d'Etat balkanique, la Bulgarie a un intérêt vital à la liberté, la sécurité et la paix des Balkans.

Fahri Rifki Atay

opportun d'étendre le programme de ces associations de façon à assurer aux enfants qui seront secourus le déjeuner de midi, des vêtements et du matériel scolaire.

A cet effet, le ministère a fait imprimer une brochure, sous forme de programme. On y indique les méthodes de travail des associations susdites, l'activité à cet égard du Croissant-Rouge et des Halkevi, et aussi, les solutions adoptées pour les problèmes d'hygiène des écoliers, la création de dispensaires, de preventoria, etc.

On a constaté aussi que les parents ou les tuteurs de certains écoliers retenus par leurs occupations, rentrent tard à leur domicile. En attendant, les enfants, à la sortie de l'école, jouent dans la rue, ce qui présente de multiples inconvénients au point de vue de la santé morale et physique des enfants. Le ministère a donc décidé qu'il y aura dans chaque école, une pièce spéciale, aménagée en salle d'études, chauffée et éclairée, où les écoliers pourront être gardés après la classe en attendant que leurs parents, rentrant du travail, viennent les y chercher.

L'INSTITUT DE PEDAGOGIE

Le directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction Publique, M. Cevad, qui se trouve depuis quelques jours en notre ville, veille personnellement aux préparatifs pour la création de l'Institut de pédagogie auquel le ministère attache une grande importance.

MARINE MARCHANDE

UNE IMPRESSIONNANTE CEREMONIE

Elle s'est déroulée mercredi, devant Sirkeci. Des compatriotes du premier mécanicien du vapeur italien Pensiero, M. Benvenuti Romano, décédé accidentellement à bord, ont tenu à rendre hommage à la mémoire du disparu. Ils ont donc lentement immergé, de la proue du Pensiero, une magnifique couronne aux couleurs italiennes. Rangés sur le pont, les équipages des chalutiers à moteur amarrés à Sirkeci, assistèrent, au milieu d'un silence imposant, à ce geste d'une touchante simplicité qui fut suivi de l'appel au mort. Tous répondirent d'une seule voix : présent !

LES ASSOCIATIONS

A LA SOCIETA OPERAIA

Le conseil de la Società Operaia Italiana, désireux de rendre aux manifestations de l'association, leur caractère traditionnel de distinction et de dignité, a décidé d'organiser des matinées dansantes exclusivement réservées aux membres et à leurs familles. La première de celles-ci aura lieu le dimanche, 10 janvier, de 17 h. 30 à 21 h. Les dames et messieurs qui y prendront part sont priés de se munir de leur carte.

Halkevi de Beyoğlu

Tous les jeudis, de 19 à 20 heures, un professeur de musique donnera à nos compatriotes des leçons de chant. Il leur apprendra la marche de l'Indépendance et d'autres hymnes nationaux.

BENE-BERITH

La Société Béné-Bérith a le plaisir d'inviter ses membres et leurs amis au thé-dansant qu'elle donnera le dimanche, 10 janvier, à 4 h. 30, dans son local de la rue Minaret.

L'« ARKADAŞLIK YURDU »

Il nous revient que le bal organisé par l'Arkadaşlık Yurdu, à l'occasion du 27ème anniversaire de sa fondation, aura lieu cette année le samedi, 16 janvier 1937, dans les vastes salons de l'Union Française.

Ce bal qui réunit le public le plus sélect de notre ville, promet d'être d'ores et déjà un des meilleurs de la saison.

La commission d'organisation déploie des efforts des plus louables pour la réussite de cette fête.

MICHNE TORAH

Société de Bienfaisance

(Nourriture et Habillement)

Il nous revient que la Société de Bienfaisance Michne-Torah (Nourriture et Habillement) procédera incessamment à une distribution complète d'habits, chaussures, casquettes, à ses deux cent cinquante enfants pauvres placés sous sa protection et fréquentant l'école communale de garçons de Galata.

Le comité déploie tous ses efforts en vue de donner à la cérémonie de la distribution d'habits le plus grand éclat.

LES CONFERENCES

A L'INSTITUT ARCHEOLOGIQUE ALLEMAND

Demain, 9 janvier, à 18 heures, le Dr. St. Schultz fera à l'Institut archéologique allemand (Sira-Selvi 123, Taksim), une conférence sur le sujet suivant :

Le « Monumentum Ancyranum » et le Testament d'Auguste

La grippe à Londres

Londres, 8 A. A. — La grippe sévit à Londres, depuis quelque temps.

On enregistra la semaine dernière à Londres et dans d'autres grandes villes de l'Angleterre et de pays des Galles, 325 décès dus à la grippe, contre 97 de la semaine précédente.

Dans la ville même de Londres, il y eut au cours de la semaine dernière, 128 morts dus à la grippe, 119 à la bronchite et 215 à la pneumonie.

Papa Eftim en face des brigands

...Ou comment on écarte le danger par l'éloquence !

Notre ami, Hikmet Feridun Es, de l'« Aksam », poursuivant son enquête a été interrogé Papa Eftim sur les traits saillants de sa vie.

Voici les déclarations que ce prêtre lui a faites :

— Vous devez, sans doute connaître le proverbe turc qui dit : « Des paroles douces font sortir le serpent de son trou. » Voici un proverbe on ne peut plus juste.

J'ai pu, effectivement, sauver ma vie des mains de brigands les plus terribles grâce à de bons mots.

L'histoire de Diogène.

Nous nous rendions, en caravane, d'un village à Keskin. Un manufacturier, quelques autres négociants et un homme armé jusqu'aux dents étaient mes compagnons de route.

Nous traversons des défilés les plus dangereux lesquels étaient infestés par les plus dangereux brigands.

Au passage de l'un d'eux nos chevaux se dressèrent. Une trentaine de cavaliers nous barraient la route.

Notre compagnon armé se mit aussitôt en position de défense. C'était là évidemment un acte bien téméraire de sa part, car nos ennemis étaient vingt fois plus forts et plus nombreux surtout.

Je priai mon compagnon de se tenir coi et m'adressant aux brigands, je leur dis :

— Mes enfants...

Les bandits parurent très étonnés de ces termes.

Je répétai :

— Mes enfants, connaissez-vous l'histoire de Diogène, qui cherchait un homme avec sa lanterne ?

Aucun des brigands ne souffla mot. Finalement, l'un d'eux me répliqua :

— Nous ne connaissons pas une pareille histoire.

Je profitai de l'occasion qui m'était offerte ainsi, pour leur la raconter.

A la fin, l'un des auditeurs s'écria :

— Pourquoi nous racontes-tu cette histoire ? Comment cet homme (Diogène) pouvait-il chercher un homme, alors qu'il y en a des millions sur terre ?

Marrant alors de toute mon éloquence, je commençai à leur décrire ce que pouvait signifier un vrai homme.

J'étais en train de faire mon cours de morale lorsque, quelle ne fut ma surprise de voir le brigand qui se trouvait à la tête de ses compagnons, et qui était un colosse, verser des larmes ! Il paraît que c'était le chef des bandits.

S'adressant à moi, il me dit :

— Tu as raison, mon « vieux » !

Tous les hommes ne méritent pas ce titre, nous autres en tête. Viens avec tes compagnons au pied de cette fontaine.

Nous allions manger un peu !

Nous répondîmes de bonne grâce à l'invitation des brigands qui s'empres-

sèrent de préparer un menu, ma foi aussi copieux que succulent. Ils s'empres-

sèrent autour de nous avec force cérémonie. Ayant jeté à un moment donné les yeux sur les objets que tenait notre compagnon, le manufacturier, ils demandèrent des explications.

Je leur répondis que mon camarade, qui était négociant, cherchait à la vendre au village. Les brigands s'offrirent alors de les acheter. Cette proposition fit l'affaire du négociant, qui se vit largement payé par les bandits.

Un argument irrésistible.

Et voici encore une autre histoire de brigands.

Je me trouvais toujours à Keskin. Une dame logeait au rez-de-chaussée de ma maison avec sa fille, d'un aspect agréable.

Un jour, je fus réveillé à minuit par des cris stridents :

— Au secours !... Au secours !...

On nous tira l'criait-on.

Il faisait un clair de lune magnifique. Je courus en bas.

Je vis avec effroi un homme tenant en main un grand couteau, avec lequel il s'apprêtait à trancher la gorge de la jeune fille.

Je criai aussitôt :

— Que fais-tu ? N'est-ce pas dommage pour un jeune homme comme toi d'aller finir ses jours en prison ? Admettons que tu n'as pas pitié de cette jeune fille, n'as-tu pas pitié de toi-même ?

Le bonhomme me répondit :

— Tu as raison, vieux.

Et il désignait à toutes jambes.

Trois jeunes gens en quête d'un mauvais coup

Deux jeunes gens m'avaient pris en grippe et cherchaient à me tuer. Ils arrivèrent, un jour, à l'église, me demandant partout. Le bedeau s'approchant de moi me dit que deux jeunes gens, revolver en main, me cherchaient. Il me pressa de fuir.

Je souris à cette nouvelle.

— Pour quelle raison dois-je fuir ? dis-je.

— Mais ils veulent vous tuer.

— Attends un instant. J'essaierai encore une fois d'employer une histoire pour les faire renoncer à leur projet.

Je sortis dehors et leur dis :

— Vous me cherchez, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous allons vous tuer !

— Justement, je vous attendais. Veuillez entrer dans cette chambre.

A peine entré dans la chambre, je découvris ma poitrine :

— Tuez-moi, si vous voulez, leur dis-je, mais je vous plains.

— Pourquoi ?

— Vous êtes trop jeune encore ! De-

LETTRE DE PALESTINE

Année de lutte et de progrès

(De notre correspondant particulier)

Tel-Aviv, Janvier 1937.

Chiffres significatifs extraits du compte-rendu annuel du K. H.

L'année juive qui s'est écoulée, nous apparaît comme l'une des plus déconcertantes et encourageantes à la fois, qu'il ait été donné au peuple juif de vivre. Eretz-Israel a résisté à une attaque sans pareille, et la « Gallouth » l'a aidé à résister. La population juive de la Palestine a fait preuve, chaque jour, chaque semaine, chaque mois, d'une étonnante élasticité. Le « Yishouv » a eu comme on dit, du ressort.

Tous les Juifs, quel que soit l'endroit où ils habitent, ont participé à ce magnifique assaut de toutes les forces conjuguées. Les faits en témoignent. Et les chiffres aussi.

Voici, par exemple, le compte-rendu annuel du Keren Kayessod pour 1935-1936. Que constate-t-on en ouvrant la première page ? Que les recettes du K. H. en 1935-1936 dépassent de 15 pour cent celles de l'année précédente. L.P. 266.060 pour le budget ordinaire plus L.P. 45.953 à destination spéciale (établissement de Juifs immigrés d'Allemagne, etc.) contre L.P. 222.773 plus L.P. 48.338 en 1934-35.

Les Etats-Unis d'Amérique, comme toujours, marchent en tête, avec L.P. 76.416. Puis vient l'Afrique du Sud qui est l'un des piliers des Fonds Nationaux. Les Juifs d'Angleterre et d'Eretz-Israel ont donné L.P. 21.000 et L.P. 20.000, respectivement. Suivent les autres pays. Partout, le K. H. est en progrès, malgré certaines fluctuations inévitables.

Les Fonds qui alimentent l'Agence Juive

Sur cette belle somme, l'A. J. a reçu L.P. 257.206 pour son budget ordinaire, L.P. 34.500 pour l'établissement des Juifs immigrés d'Allemagne, et L.P. 5.052 pour les dépenses nécessaires directement par les troubles. D'autre part, le K. H. a remboursé à la Banque «Lloyds», capital et intérêts, une somme de 45.600 sur le grand emprunt de consolidation de L.P. 500.000 contracté auprès de cette institution.

La part essentielle des dépenses de l'A. J. fut attribuée à l'agriculture. L.P. 147.406 furent affectées à la colonisation, sous toutes ses formes : l'immigration et la préparation professionnelle des candidats à l'immigration et des immigrés ont nécessité, en 1935-1936, une dépense totale de L.P. 37 mille 910. Puis vient le budget de l'hab

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

Le double jeu de la France

M. Ahmet Emin Yalman, dans une communication téléphonique qu'il adresse d'Ankara au "Tan", constate que la paix, l'amitié et la sécurité règnent sur toutes nos frontières, sauf une : celle confinant avec les territoires se trouvant sous mandat français :

« Il y a quinze ans que nous y endurons toutes sortes de souffrances. Tout pays qui a eu le malheur d'avoir une frontière commune avec la France ou, simplement, une question à débattre avec ce pays, comprendra fort bien le sens de ces souffrances. »

Il y a quinze ans que des questions non réglées subsistent le long de nos frontières, que nos relations n'ont pas pris une forme claire et nette.

D'ailleurs, on n'a jamais vu jusqu'à ce jour la France débattre ouvertement une question et la régler en toute bonne foi, avec le consentement et la satisfaction des deux parties.

Dans toutes ses relations, elle laisse tout en suspens, fait traîner les négociations à l'infini, puis elle fait admettre par force ses désirs, ou elle dirige le fait accompli et salut !..

Il y a quinze ans que la France nous fait risette, qu'elle simule à notre égard la plus tendre amitié. Et il y a quinze ans que cette même France, le long de notre frontière du Sud, travaille en tant qu'une force anti-turque. Elle utilise toutes les armes pour empêcher le turquisme, elle ne tient aucun de ses engagements à notre égard. Par exemple, afin de pouvoir affirmer qu'elle utilise des employés turcs dans le « sancak », elle va les recruter parmi les 150 « indésirables » ou parmi les réactionnaires. Elle ne recule devant aucun moyen pour forcer les véritables Turcs à fuir du « sancak » et pour les écraser économiquement.

Un beau jour, elle a entrepris de transmettre, sans même nous consulter, à la Syrie le « sancak » que nous lui avions confié. Et quand nous avons protesté, justement indignés, elle a souri, comme elle le fait toujours, elle nous a parlé amicalement, elle nous a promis de tout arranger.

Elle a affirmé qu'il n'y avait pas de conflit entre nous. Mais quand elle s'est rendue compte qu'elle ne pourrait, par ce moyen, nous leurrer plus longtemps, elle a déversé tout son venin.

Aujourd'hui, elle s'emploie à tisser un filet. Son but est de dénaturer, à la faveur d'une série d'intrigues et de fausses nouvelles, notre action loyale et de susciter un froid entre nous et tous nos amis.

Elle ne comprend pas qu'en ce faisant, elle n'obtient d'autre résultat que de se faire connaître, telle qu'elle est et ce qu'elle vaut. Mais elle le comprendra.

Nous avons toujours déclaré, dans les termes les plus clairs, que nous n'aspirons pas à une annexion ouverte ni dissimulée du « sancak ». Poussant notre bonne foi jusqu'à l'extrême, nous avons déclaré être prêts à consentir à l'établissement d'une confédération. Ainsi, nous n'aurions aucun lien politique avec le « sancak », mais nous aurions la certitude que le turquisme y serait sauvegardé.

Vouloir une confédération, c'était vouloir l'établissement de l'unité complète de la Syrie. Mais la France, qui en séparant le Liban d'avec la Syrie, a ruiné l'unité naturelle du pays, nous a accusés de vouloir démolir l'unité de la Syrie et a entamé une active propagande de contre nous en Syrie même et dans le monde arabe.

Les Français ont essayé, en vue de troubler nos excellentes relations avec l'Angleterre, d'insinuer que nous réclamerions Moudia, que nous fonderions l'empire — alors que la Turquie respecte

tous ses traités, évite soigneusement le poids de l'empire et ne songe qu'à compléter son développement intérieur. Ils nous accusent auprès de l'U. R. S. S. de mener une action révisionniste, de poursuivre notre ancienne alliance avec les Allemands. En Italie, ils mènent une propagande différente, toujours contre nous.

Dès le début, la France a démontré en toute occasion qu'elle ne voit dans la S. D. N. qu'un instrument pour la réalisation de ses ambitions. Nous sommes, nous, un des pays attachés de toute leur âme à l'idéal de la S. D. N. C'est pourquoi elle s'emploie sous le masque, à provoquer un refroidissement dans nos rapports avec cette institution.

La toute dernière manœuvre de la France consiste à publier des nouvelles erronées au sujet de nos prétendues concentrations. Le but de ces mensonges est de tourner contre nous le courant des partisans de la paix ou de préparer le peuple français en vue des intentions agressives de ses propres dirigeants.

Par ces manœuvres, la France se flatte de tromper le monde. Mais elle ne parvient guère qu'à se tromper elle-même... »

C'est aussi la conclusion de M. Yunus Nadi, qui écrit dans le « Cumhuriyet » et « La République » :

« En somme, — exception faite des agents coloniaux, — pas un homme de bonne volonté ne peut approuver la ligne de conduite adoptée par la France dans cette affaire, ni excuser l'indifférence témoignée par le cabinet Léon Blum devant la nervosité turque. »

Le gouvernement français abuse de nos sentiments d'amitié envers la France et croit que cette amitié durera toujours, même si le problème du « sancak » reçoit une solution non-conforme à notre désir. Cette façon de penser est tout à fait fautive. A l'heure actuelle, le problème du Hatay est devenu, pour ainsi dire, une sorte de pierre de touche des relations entre les deux pays et a revêtu une importance qui décidera de la vie ou de la mort de cette amitié.

Le gouvernement français se trompe lourdement s'il ne se rend pas compte de cette vérité. »

M. Nizamettin Nazif rappelle, dans l'« Agit Soz » que le respect des traités est à la base de toute la politique française :

« Or, le traité de 1921 n'est-il pas un traité de l'après-guerre ? Evidemment. La Turquie est partisane du respect des frontières tracées après la guerre et tout particulièrement du « statu-quo » territorial des pays proches ou voisins. C'est son droit d'exiger d'autrui le même respect. Et c'est aussi la décision qu'elle a prise — une décision sans appel. »

Le « Kurun » n'a pas d'article de fond ce matin.

C'est chez :

Bayan

253, Istiklal Caddesi
en face du Passage Hacıopulu

que vous trouverez Madame les SACS de meilleur goût qu'il vous faut pour la saison. Les GANTS du dernier cri et les BAS que vous désirerez avoir.

JEUNE HOMME connaissant parfaitement la langue française, donnerait leçons. Ecrire au journal « Beyoglu » sous « S. J. »

ON ACHETE radio d'occasion à 3 ondes. S'adresser au journal sous les initiales « E. H. »

L'Universalité humaine

Le premier article de M. Burhan Belge : « Un coup d'oeil à notre monde », a traité d'une question particulièrement vivante et profonde : l'universalité des connaissances humaines et, en conséquence, des faits humains.

C'est, je crois, un problème qui mérite une plus ample attention que celui qui nous pousse, par un simple coup d'oeil sur notre monde, que les distances, les races et les temps ne sont rien, et que, bon gré ou mal gré, nous avons en nous mille empreintes diverses, nous ressentons mille influences inconnues.

Nous sommes à une époque — apogée d'une longue suite de grâces — où toute chose a une répercussion internationale. Lavre, invention, conflit, rien n'est local ; le moment acte projette ses orbes à l'infini, et leur vibration en nous-mêmes est beaucoup plus sensible que nous ne le pensons.

En politique comme en sciences, en sociologie comme en questions d'art, il y a une sorte de débordement, où tout exactement un phénomène d'osmose, qui n'a fait de notre terre qu'une malheureuse boule trop petite ou, dans quelques siècles, l'homme étouffera.

Les idées s'élèvent à travers les frontières, les principes passent de continent en continent et finalement le souvenir de leur origine se perd comme un bagage inutile qu'ils ne sauraient traîner avec eux. La conception la plus étroite, les croyances les plus profondément nationales trouvent toujours, dans quelque coin de terre, un sourd écho.

Comme nous avons reçu, vibrant à travers les siècles, le mélange homogène et pourtant monstrueux, de tant de civilisations, ainsi, avec la rapidité qui caractérise notre époque, nous émettons et nous assimilons, quotidiennement et inconsciemment, une infinité de nouvelles, de principes, de croyances.

Et c'est même un fait assez significatif — en dehors des causes politiques extérieures qui le motivent — que ce soit justement en notre époque qu'a eu lieu le réveil puissant des nationalités.

On dirait presque que, pour réagir contre cette universalité humaine que les sciences ont affirmé, les pays ont dû se redresser sur leur socle et se raidir. Pour conserver leur indépendance ethnique et intellectuelle, pour s'affermir un tout inébranlable et capable de résister aux influences étrangères, les hommes ont secoué cette torpeur indifférente qui existait à l'époque d'avant-guerre.

Mais le phénomène est trop puissant pour qu'on puisse y résister et, se heurtant à des collectifs, il les influence

avec la même facilité — et peut-être même avec plus de succès — qu'il n'influait auparavant les individus isolés.

Malgré l'attrait que cela présente à certaines âmes plus particulièrement individualistes, l'isolement n'est plus possible dans l'état actuel, tellement complexe et tellement adhérent en ses parties. L'homme moderne — même en étant profondément nationaliste — est nécessairement universel. Il doit s'intéresser à tout, il doit savoir comprendre et tout assimiler ; il doit avoir une conception de la vie assez large et assez intelligente pour être, dans une certaine mesure, un « enfant de la Terre ».

Son esprit, qui a des tendances à être encyclopédique, subit une multitude d'influences et il est bon que son intérêt soit toujours en éveil, et, avec lui, son esprit de critique.

L'idée de canton, de coin de terre est contraire à la vie moderne, contraire à son essence et à sa réalité. L'homme doit bien comprendre que, dans notre époque où une simple station d'émission relie entre elles deux villes comme Iokio et Paris, l'homme, dis-je, doit comprendre que cette époque a imprimé sur toute la chose un cachet d'universalité, de parenté étroite et de connexion.

Civilisation, progrès, guerre ou paix, tout se tient en une chaîne invisible dont on ne peut détacher les anneaux. Cette union profonde que les hommes ont entre eux est une vérité réelle, mais, je crois, une vérité stérile dont les conséquences sont nulles dans l'ordre pratique, immédiat.

Le principe de l'universalité humaine est semblable à une lanterne magique, dont les conséquences concrètes (reproduction de l'image) ne sont visibles qu'au-delà de plusieurs dizaines d'années sinon de plusieurs siècles. Les effets salutaires de ce travail en commun que fournit l'humanité sont toujours très lents à se faire sentir, et ce n'est pas trop s'aventurer que de dire que l'apparente stérilité de chaque époque, étudiée en elle-même, est source de profits féconds pour les siècles à venir — et seulement pour eux.

L'universalité humaine — renfermée dans le cycle présent de notre époque — n'est point, pour nous, source de rapports utiles mais plutôt motif de heurts et de conflits.

Depuis la fin de la guerre mondiale, elle n'a su rien créer de durable et de grand, si ce n'est un palais à Genève.

Raoul Hollosy.

Le prix d'une grève

Paris, 8. — On évalue à 40 millions de francs les pertes de salaires subies par les travailleurs du Nord du fait des grèves dans l'industrie métallurgique.



Une rue de Madrid après un bombardement

LA BOURSE

Istanbul 7 Janvier 1937

(Cours informatifs)

Obl. Empr. intérieur 5 % 1918	148
Obl. Empr. intérieur 5 % 1933 (Ergani)	97,35
Bons du Trésor 5 % 1932	44,80
Bons du Trésor 2 % 1932	65, —
Obl. Dette Turque 7 1/2 % 1933 1ère tranche	22,90
Obl. Dette Turque 7 1/2 % 1933 2e tranche	21,45
Obl. Dette Turque 7 1/2 % 3e tranche	21,90
Obl. Chem. de Fer d'Anatolie I ex coup.	89, —
Obl. Chem. de Fer d'Anatolie II ex coup.	89, —
Obl. Chem. de Fer d'Anatolie III ex coup.	—
Obl. Chem. de Fer Sivas-Erzurum 7 % 1934	100,00
Obl. Bons représentatifs Anatolie	42, —
Obl. Quais, docks et Entrepôts d'Istanbul 4 %	10,40
Obl. Crédit Foncier Egyptien 3 % 1903	102, —
Obl. Crédit Foncier Egyptien 3 % 1911	97, —
Act. Banque Centrale	94, —
Banque d'Affaires	10,30
Act. Chemin de Fer d'Anatolie 60 %	28, —
Act. Tabacs Turcs (en liquidation)	1,85
Act. Sté. d'Assurances Gles d'Istanbul	—
Act. Eaux d'Istanbul (en liquidation)	10,80
Act. Tramways d'Istanbul	10,30
Act. Bras. Réunies Bomonti-Nectar	8,80
Act. Ciments Arslan - Eski-Hissar	13,80
Act. Minoterie « Union »	10,70
Act. Téléphones d'Istanbul	6,75
Act. Minoterie d'Orient	0,85

CHIEQUES

	Ouverture	Closure
Londres	618,75	621, —
New-York	0,79,50	0,79,50
Paris	17,01,50	—
Milan	15,85	—
Bruxelles	4,41,60	—
Athènes	87,92,25	—
Genève	8,45,70	—
Sofia	64,41,25	—
Amsterdam	1,45,18	—
Prague	22,59,40	—
Vienne	4,22,70	—
Madrid	7,58,10	—
Berlin	1,97,50	—
Varsovie	4,18,67	—
Budapest	4,84,75	—
Bucarest	107,89	—
Zelgrade	84,88	—
Yokohama	2,78,55	—
Stockholm	3,12,8	—
Moscou	25,10	—
Or	1081	—
Mecidiya	—	—
Bank-note	212	—

BOURSE DE LONDRES

Libra	93,84
Fr. Fr.	109,18
Doll.	4,91,35

CLOTURE DE PARIS

Dette Turque Tranche I	811
Banque Ottomane	508

Les Bourses étrangères

Clôture du 7 Janvier

BOURSE DE LONDRES		
New-York	4,91,18	4,91,18
Paris	105,15	105,15
Berlin	12,21	12,21
Amsterdam	8,97,25	8,97,25
Bruxelles	29,18	29,18
Milan	93,31	93,31
Genève	21,87,75	21,87,75
Athènes	546	546

(Communiqué par l'A. A.)

BOURSE DE NEW-YORK

Londres	4,91,21	4,91,21
Berlin	40,24	40,24
Paris	4,67,06	4,67,06
Amsterdam	54,76	54,76
Milan	5,26,25	—

15h.47 (clô. off.) 18 h. après clôt.

FEUILLETON DU BEYOGLU No. 16

L'ETRANGE PETIT COMTE

(L'ETRANGE FILS DU COMTE D'USKOW)

Par MAX DUVEUZIT

— Seulement, comme ils redescendaient vers le château par un vrai chemin de montagne tout en lacets, Norbert s'aperçut que la partie de la route qu'ils dominaient se divisait en deux, un peu plus bas.

Celle de droite s'enfonçait sous les arbres, tandis que celle de gauche, con un sentier étroit, bienôt coupé par une profonde fissure qui entaillait le flanc de la montagne.

Le précepteur entrevit tout de suite le danger que présentait cette seconde piste.

Sans mot dire, il s'arrangea pour dépasser Frédéric qui n'y prenait pas garde et, lorsqu'ils arrivèrent à la bifurcation, le jeune homme s'engagea délibérément sur la route la plus large, à droite.

— Je n'ai pas l'habitude de passer par là, lui cria Frédéric, en le rejoignant de quelques foulées rapides. C'est beaucoup plus joli de l'autre côté. Prenons le second chemin, voulez-vous ?

— Peu importe ! Pour aujourd'hui, nous suivrons cette allée.

Chantal s'étonna lui-même d'avoir répondu d'un ton si sec et si autoritaire. Il lui sembla que Frédéric le considérait d'un air étrange où se mêlaient la surprise et une sorte de dédain railleur.

Avait-il donc deviné que son compagnon « préférait » la route très sûre de droite, parce qu'il s'était aperçu que l'autre était dangereuse ?

En tout cas, l'élève n'ajouta rien et suivit docilement son professeur ; mais après le déjeuner, comme la conversa-

tion avait été amenée sur le caractère des différents peuples (sujet cher au vieil ethnographe), Frédéric observa à brûle-pourpoint :

— Les Français sont très raisonnables, paraît-il. Ils n'aiment pas s'exposer inutilement.

Et sans attendre une réponse, soit de son père, soit de son professeur, il poursuivit, avec une impertinence que Norbert dut sentir sans rien en laisser voir :

— La prudence est sûrement une de leurs principales qualités... Est-ce bien exact, monsieur le précepteur ? Norbert l'aurait giffé avec plaisir. Il se contenta de répondre avec le plus grand calme qu'il put :

— La sagesse exige qu'aucun effort ne soit stérile... Les peuples primitifs et les enfants s'agitent beaucoup pour ébaucher les simples ! De là leurs rodomontades ridicules et vaines.

Le jeune homme ne répliqua rien, mais son oeil noir se posa sur son maître et brilla d'une sombre lueur.

C'était la deuxième fois, en 24 heures, que Chantal avait la satisfaction d'avoir le dernier mot... satisfaction bien mitigée par l'agacement que lui causait le sourire ironique de Frédéric tenu, devant son père, à un respectueux silence.

— Prenez un fleurlet à la me « 5.

— C'est lourd... Mais une lame n° 5 a plus d'autorité... Allons, en garde !... Bien... non pas tout à fait... le bras gauche non arrondi... la pointe plus haute... Asseyez-vous davantage sur les jambes.

Péniblement, Frédéric rectifia la position.

— Effacez davantage l'épaule gauche. Vous êtes trop de face !... reprit Norbert qui ne laissait pas passer le plus petit détail.

C'était la leçon d'escrime et, là, le maître avait nettement l'avantage sur l'élève.

Il en profitait pour rehausser son prestige que le caractère frondeur du garçon mettait toujours en péril.

Gravement, d'un air un peu trop doctoral, il expliquait :

— Vous comprenez que si vous n'effacez pas davantage l'épaule gauche, vous offrez une cible longue à l'adversaire... Rentrez le coude droit !... Levez la tête... Voyez, rien ne serait plus facile, dans la position défectueuse où vous êtes, que de vous atteindre à la poitrine.

Cette fois, l'élève mit un peu plus de promptitude à suivre les conseils.

— Attention, Frédéric... Allongez le bras, fendez-vous !... La jambe gauche bien tendue... En garde !... Feint de coup droit, dégagez !... En garde !... Parez gauche et ripostez droit ! Bien !

Les commandements se suivaient nets, précis, remplissant seuls le silence de la vaste pièce longue et claire qui leur servait de salle d'armes.

— Feint de dégageant dedans et rompez mon contre de sixte par un double dedans !... En garde !... Parez tierce et ripostez droit !... Oh ! c'est trop large, recommencez !

Frédéric reprit un soupir d'ennui et refit le mouvement sans enthousiasme.

Cette leçon d'avant pas l'air de l'amuser beaucoup.

— C'est mieux, cette fois !... Parez seconde et ripostez dessus !

— Ça ne va pas être bientôt fini ? — Voyons, mon enfant, vous n'y pensez pas, nous venons de commencer.

Frédéric, de nouveau, se tut ; visiblement, il en avait assez ; mais il savait que son père tenait énormément à ces séances d'escrime et qu'il ne gagnerait rien à protester.

Le maître, du ton neutre, indifférent, qui est de mise en la circonstance, continuait :

— Battement de sixte et une ! deux ! dessus !... En garde !... Feint de une deux et, sur mon arrêt, quatre droite !...

L'élève suivait les indications d'un air las.

— Mais non, Frédéric, vous n'y êtes pas du tout ! reprit le précepteur d'une voix soudain animée. Vous devez feinter avec élégance et vitesse !... Vous

avez un fleurlet dans la main, ce n'est pas une trique ! Tenez... Regardez bien, c'est un mouvement du poignet... poignet seulement... comme ça...

Il s'était rapproché du jeune homme et, tout à côté de lui, lui avait montré le bras pour lui faire exécuter ce mouvement de lui expliquer.

Mais quelle surprise éprouva-t-il en saisissant ce mince et fragile poignet d'enfant... Est-il possible d'avoir des taches si fines, quand on est un homme ?

Stupéfait, il s'arrêta, considérant cet instant ce poignet minuscule, devenant la petitesse de cette main qui remplissait si mal le gant et pour laquelle le fleurlet No. 5, bien que très léger, semblait un arme pesante.

Instinctivement, Norbert écarta le revers du gantelet et le bas de la main.

— Si peu de muscle ! pensa-t-il.

(à suivre)

Sahibi : G. PRIMI
Umumi Nesriyat Müdürü :
Dr. Abdül Vehab BERKEN
M. BABOK, Basamevi, Galata
Sen-Piyer Han — Telefon 43455